

Bulletin d'histoire politique

Entre Progrès et émulation : l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau (1845-1852)

Maxime Raymond-Dufour



Volume 27, Number 1, Fall 2018

L'oeuvre de François-Xavier Garneau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1054072ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1054072ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Raymond-Dufour, M. (2018). Entre Progrès et émulation : l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau (1845-1852). *Bulletin d'histoire politique*, 27(1), 66-92. <https://doi.org/10.7202/1054072ar>

Article abstract

Cet article explore le rapport ambigu qu'entretient l'oeuvre garnélienne avec l'idéologie du Progrès et avec la tradition narrative de l'*historia magistra vitae*. Il argumente que bien que l'*Histoire du Canada* dépeigne la vision progressiste de l'Histoire – au sens philosophique – de son auteur, elle hérite aussi des historiens humanistes certaines traditions narratives, dont on a fait remonter l'origine à la pensée historique de Cicéron. Entre Progrès et répétition, l'*Histoire du Canada* présente ainsi un alliage de traditions narratives et historiographiques qui ne semblent pourtant pas aller de pair.

Entre Progrès et émulation : l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau (1845-1852)*

MAXIME RAYMOND-DUFOUR¹
Professeur associé, UQTR

Résumé

Cet article explore le rapport ambigu qu'entretient l'œuvre garnélienne avec l'idéologie du Progrès et avec la tradition narrative de l'*historia magistra vitae*. Il argumente que bien que l'*Histoire du Canada* dépeigne la vision progressiste de l'Histoire – au sens philosophique – de son auteur, elle hérite aussi des historiens humanistes certaines traditions narratives, dont on a fait remonter l'origine à la pensée historique de Cicéron. Entre Progrès et répétition, l'*Histoire du Canada* présente ainsi un alliage de traditions narratives et historiographiques qui ne semblent pourtant pas aller de pair.

Mots-clés

Histoire du Canada, historiographie, épistémologie, progressisme, historien, 19^e siècle, François-Xavier Garneau

150 ans après sa mort, on peut dire que François-Xavier Garneau n'a pas été oublié. Personnage emblématique de l'historiographie québécoise du XIX^e siècle, il incarne à la fois le libéralisme des réformistes et l'historiographie nationaliste naissante². Son *Histoire du Canada* est aussi riche en enseignement pour l'historien du politique, que pour l'épistémologue ou l'historien du social. C'est donc tantôt comme le promoteur d'un programme politique et culturel dans le Canada de l'Union³, tantôt comme historien soumis aux procédés narratifs de l'histoire-bataille⁴ et tantôt comme représentant intellectuel de la bourgeoisie québécoise⁵ que l'on aura traité de cet homme.

* Cet article scientifique a été évalué par deux experts anonymes externes, que le Comité de rédaction tient à remercier.

C'est un fait que, en accord avec la suggestion de Fernand Dumont⁶, on a beaucoup étudié *l'Histoire* et son auteur en s'intéressant à ce qu'ils signifiaient à l'intérieur même du passé québécois. Qu'on le présente comme un penseur de la « survivance » québécoise ou comme le premier « historien national⁷ », son parcours a surtout été interprété d'après des mécanismes internes à son univers culturel national. Certes, les influences extranationales de Garneau, de Voltaire à Thierry, n'ont pas été occultées : on doit à d'éminents chercheurs comme Marcel Trudel⁸, Gilles Marcotte⁹ et Patrice Groulx¹⁰, d'importantes contributions à cet effet. Malgré cela, l'intérêt de l'entreprise garnélienne semble aujourd'hui davantage considéré pour ce qu'il nous dit sur l'évolution du monde intellectuel et sur l'univers culturel au Québec.

Or, on sait que l'histoire, comme champs de savoir et comme articulation narrative du passé, vit d'importantes mutations dès la fin du XVIII^e siècle. Michelet, Thierry, Hume, Macaulay et Ranke peuvent tous être étudiés à la lumière de ce qu'ils apportent à l'intérieur de leurs cultures nationales respectives, mais ils peuvent aussi être considérés comme des acteurs dans l'évolution de l'histoire comme discipline, c'est-à-dire comme champ d'expertise qui a lui aussi son histoire. De la même manière, Garneau peut être étudié comme l'un des historiens qui ont contribué à faire évoluer ce champ d'expertise, à le transformer pour l'ajuster à de nouvelles sensibilités culturelles et historiques.

Cet article propose une contribution en ce sens. Plus précisément, son objectif est de comprendre la relation qu'entretient Garneau avec l'idéologie du Progrès et avec la tradition historico-narrative de *l'istoria magistra vitae*. Puisque cet historien a réfléchi sur le passage du temps, sur l'évolution des sociétés humaines – entendre pas seulement celle du Canada – et sur les mécanismes nécessaires à l'« avancement » de l'histoire, nous pouvons comprendre par sa philosophie et ses stratégies narratives où il se situe dans l'évolution de la représentation de l'histoire. J'argumenterai ainsi que Garneau fait l'apologie du Progrès dans l'Histoire – il rejette ainsi une certaine conception humaniste du temps qui prétend que le passé est garant de l'avenir –, ce qui ne l'empêche pas, par moments, de puiser dans les procédés narratifs de *l'istoria magistra vitae* afin d'inviter le lecteur à « répéter l'histoire¹¹ » pour la faire progresser.

Le Progrès et la répétition de l'histoire

Il importe d'offrir quelques précisions conceptuelles et de résumer brièvement l'historiographie de l'histoire qui inspire la réflexion ici proposée. Qu'est-ce que *l'istoria magistra vitae* ? En quoi diverge-t-elle de l'idéologie du Progrès ? Et comment a-t-on interprété le passage de l'une à l'autre ? Après avoir défini le concept d'*istoria magistra vitae*, j'expliquerai dans les

prochaines lignes que l'emploi du Progrès comme trame narrative principale de l'Histoire engendre épistémologiquement l'altérité temporelle. En cela, le Progrès s'oppose à l'*historia magistra vitae*.

L'Historia magistra et le temps répété

Cicéron, dans *De Oratore*, écrivait «*historia est magistra vitae*¹²», en français «l'histoire est maîtresse de vie». Cette affirmation, reprise et interprétée par les Modernes dans l'Europe renaissante, engendra une certaine conception de l'écriture de l'histoire, dominante dans l'humanisme intellectuel. L'histoire, en effet, en tant que récit devait donner au lecteur un bagage d'exemples qui lui permettraient d'orienter l'avenir. Les historiens humanistes se considéraient d'abord et avant tout gardiens de la moralité grâce à leur connaissance intime de l'histoire humaine¹³. Ainsi puisaient-ils dans le passé et, plus particulièrement, dans l'histoire de la Grèce et de la Rome antiques, les sources de l'élévation morale collective : en imitant les Anciens, dont la supériorité était reconnue, on allait permettre aux Modernes de s'élever à leur niveau¹⁴.

Ce faisant, les historiens humanistes proposaient une émulation de l'Antiquité en deux temps. Dans un premier temps, ils se faisaient eux-mêmes les émules des grands historiens antiques, tels Plutarque et Tite-Live, qu'ils considéraient comme des modèles en matière de narration historique¹⁵. Dans un second temps, l'histoire qu'ils racontaient multipliait les biographies de grands personnages, des héros et des anti-héros, qu'on invitait les contemporains, respectivement, à «émuler¹⁶» et à honnir. S'exprimait ainsi une forme d'universalisme que l'on retrouve autant dans l'humanisme intellectuel que dans la théologie catholique et qui stipule que tous les humains ont une même nature¹⁷. En conséquence, une bonne moralité n'y souffre d'aucun relativisme culturel ou historique. À travers le temps, les sociétés humaines vivent les mêmes expériences et reproduisent les mêmes erreurs : le passé est garant de l'avenir et son exemple, si maîtrisé, peut permettre aux contemporains d'agir pour le mieux¹⁸.

Le Progrès et l'altérité temporelle

À l'inverse, vient avec l'idéologie du Progrès qui s'impose au XIX^e siècle une certaine forme de relativisme historique. C'est que l'idée qu'avec le temps les sociétés changent en mieux amène aussi celle que l'humain d'aujourd'hui ne peut pas comprendre le passé à moins de l'étudier de manière érudite pour retracer les différents paramètres qui le régulent¹⁹. Si, par exemple, un historien humaniste pouvait prétendre comprendre la rivalité entre la France et l'Angleterre en étudiant celle entre Rome et Carthage, ou celle entre Athènes et Sparte²⁰, l'historien positiviste du

XIX^e siècle²¹ se garde de proposer des comparaisons transhistoriques qu'il considère comme boiteuses. Pour l'historien positiviste, on ne peut relater « ce qui est vraiment arrivé²² » que si l'on se projette dans un univers passé et particulier, distinct des autres passés comme du présent. L'altérité temporelle, véritable pierre d'assise de la discipline historique, est née d'un besoin de comprendre un passé lointain et perdu par le passage du temps. Conséquemment, l'*historia magistra vitae*, comme philosophie de l'histoire invitant à la répétition du passé dans le présent, s'est trouvée mise à mal dans l'univers intellectuel du XIX^e siècle, un univers où les exemples du passé antique semblaient aussi lointains que désuets²³.

Pourquoi et comment le Progrès s'est-il imposé comme trame narrative privilégiée de l'histoire ? Il serait trop ambitieux d'espérer ici l'établir. On mentionnera néanmoins les interprétations de Krzysztof Pomian²⁴, de Reinhardt Koselleck²⁵ et de François Hartog²⁶, qui situent tous aux environs de la Révolution française le moment où l'*historia magistra vitae* humaniste perd en signifiante. Le désir des révolutionnaires de créer une société à la fois meilleure et inédite – sorte de paradis sur terre où les humains pourraient vivre heureux – est à la fois le symptôme et le carburant de cette idée que l'avenir sera différent et meilleur que le passé.

Le passage de l'*historia magistra vitae* à l'histoire positiviste comme mode dominant d'expression de la pensée historique relève cependant pour beaucoup de la théorie. En pratique, les deux se sont côtoyées dans les premières décennies du XIX^e siècle, autant parce que l'une et l'autre ont leurs amateurs²⁷, que parce que certains auteurs ont parfois employé les stratégies narratives de l'*historia magistra vitae* tout en reconnaissant le principe de l'altérité temporelle. François Hartog l'a d'ailleurs démontré en décortiquant la pensée historique de Chateaubriand²⁸. Selon Hartog, Chateaubriand aurait en effet reconnu que le monde postrévolutionnaire avait en quelque sorte brisé la pertinence de l'histoire répétitive d'inspiration cicéronienne, mais il n'avait pas encore les outils pour penser l'histoire selon un mode approprié aux temps nouveaux qui émergeaient des cendres de l'Ancien Régime. De même, nous verrons que Garneau fut à la fois le promoteur du Progrès et le partisan d'une histoire exemplaire.

Garneau, cet agent du Progrès

Dès la publication de l'*Histoire du Canada*, entre 1845 et 1847, les commentateurs de l'époque y ont vu une ode au Progrès. Pour certains, dont Maximilien Bibaud, la portée idéologique de l'*Histoire* la rendait dangereuse pour une population que l'on devait former à défendre la tradition plutôt qu'à s'émanciper du passé²⁹. Cette vision de l'œuvre garnélienne comme outil de promotion du Progrès détonne avec ce que l'historiographie a pensé de l'*Histoire du Canada*. Notamment, Gérard Bouchard présente

Garneau comme le maître d'œuvre du paradigme de la survivance dans le Bas-Canada d'après l'Union³⁰. Pourtant, comme nous le verrons, le Progrès est au cœur de l'argumentation garnélienne.

Quatre volumes, quatre étapes de progrès

Lorsqu'on étudie le plan de l'*Histoire du Canada*³¹, la volonté de Garneau de raconter les progrès de la colonie et de la nation est apparente. Chacun des volumes a été composé avec l'intention d'exposer un pan que Garneau considère comme cohérent de l'histoire canadienne. Contrairement à ses prédécesseurs³², la périodisation de son œuvre a été minutieusement conçue pour offrir dans chaque volume une argumentation problématisée. Dans le premier volume, Garneau discute de la lutte contre la barbarie; dans le second, il raconte le choc des empires; dans le troisième, il présente la fin du drame de la Nouvelle-France et la tentation despotique britannique. Ensemble, ces trois volumes présentent une thèse plus générale: celle d'une constante progression³³.

Au premier volume, Garneau met en scène le courage des premiers arrivants à travers les exploits de Colomb, Cartier, Champlain et LaSalle, pour ne nommer qu'eux. Confrontés à la barbarie des Autochtones, ces acteurs repoussent les limites de la civilisation pour permettre le peuplement de ce qui deviendra le territoire national³⁴. Ce volume est une histoire des origines qui reprend beaucoup Charlevoix et qui expose un univers historique exotique, parce que lointain du présent. La nation canadienne n'y a pas encore pris forme³⁵ et ce sont les héros œuvrant dans un monde hostile qui lui permettront d'exister. On peut ainsi comprendre la propension de Garneau à livrer un portrait aux tonalités anthropologiques des « Sauvages³⁶ » puisque leur existence même permet de dresser un regard admiratif sur les intrépides personnages qui ont construit le pays: l'exotisme des « Sauvages » crée le climat historique nécessaire pour s'émerveiller du récit des exploits des bâtisseurs du Canada.

Le deuxième volume enchaîne, suivant en cela les propositions interprétatives du docteur Jacques Labrie³⁷, avec le choc des empires coloniaux qui suit le Massacre de Lachine. Les héros du premier volume ont réussi l'exploit de faire naître une nouvelle nation. La civilisation l'a emporté sur la barbarie et, même si on aurait dû mieux gérer les conflits avec les Amérindiens, le Canada existe, non seulement comme une entité géopolitique, mais comme espace national habité. Désormais, ce n'est plus la lutte avec les Autochtones qui mobilise l'attention de l'historien, mais plutôt celle entre Français et Anglais, entre Canadiens et Américains. En toile de fond, le second volume raconte également l'histoire du développement démographique et économique de la colonie. Interprétant pour la première fois l'époque de l'entre-deux-guerres du XVIII^e siècle, largement

occultée par les amateurs de l'histoire-bataille qui l'avaient précédé³⁸, Garneau nous explique que

[...] l'on aurait tort de croire avec quelques auteurs que l'espace qui s'écoula de 1713 à la guerre de 1744 fut nul pour l'histoire. Aucune époque, comme nous l'avons déjà dit, ne fut plus remarquable par les progrès du commerce et de la population, malgré la décadence et les embarras financiers de la mère patrie, qui réagirent sur toutes ses colonies et retardèrent leur accroissement d'une manière fâcheuse³⁹.

Cette histoire raconte donc des progrès relatifs. D'un côté, la colonie croît sous l'impulsion de certains hommes éclairés, comme Raudot⁴⁰, Vaudreuil⁴¹ et de la Galissonnière⁴², et, surtout, par le caractère d'une population coloniale appelée à commercer du fait de sa situation géographique⁴³. De l'autre, elle est gênée dans son évolution par des guerres dévastatrices, mais glorieuses⁴⁴, et par une métropole française qui n'a pas les moyens de convenablement supporter et encadrer ses colons⁴⁵. Ce qui se trame, c'est le développement accéléré des Treizes colonies qui vouent l'aventure de la France en Amérique à l'échec : le Canada a progressé, mais pas suffisamment rapidement par rapport à ses rivaux du sud⁴⁶. Le troisième volume s'étend de la Guerre de la Conquête à l'Acte constitutionnel, de 1755 à 1791. Abandonnés par leur mère patrie⁴⁷, les Canadiens changent d'Empire pour se retrouver sous l'autorité d'une nation qui les soumet à différentes formes de tyrannies, de 1760 à 1791 (*III*, p. 533-534). Il n'empêche, le plan que Garneau avait annoncé en introduction du premier volume s'achève avec la création d'une première Chambre d'Assemblée (*I*, p. 6-7). Le peuple peut enfin s'exprimer et il trouve dans ses représentants de nouveaux héros qui viennent prendre la relève des illustres fondateurs du Canada. Au premier chef, ce sont les députés Pierre-Stanislas Bédard et Joseph Papineau, le père de Louis-Joseph, qui prennent le relais des luttes canadiennes (*III*, p. 550). Derrière les épreuves et les échecs collectifs se meut une histoire des avancées. En choisissant 1791 plutôt que 1760 ou 1763 comme marqueur chronologique final de la première édition de son *Histoire du Canada*, Garneau achève son *Histoire* sur un horizon ouvert et modérément optimiste. Certes, les immigrants métropolitains dominent le commerce colonial et magouillent pour la destruction du Canada français (*III*, p. 544-547), mais la constitution anglaise s'étend maintenant aux Canadiens et, si l'on en respecte l'esprit (*III*, p. 548), elle constitue un outil formidable pour lutter contre les partisans du pouvoir arbitraire. Après tout, avec la Glorieuse Révolution :

[...] le peuple [anglais], ne se contentant pas de vaines théories, réclamait la mise en pratique de ces grands principes sociaux, que la marche de la civilisation et les doc-

trines chrétiennes commençaient à développer aux yeux de la multitude. Ce peuple fut le premier qui posséda, dans son parlement, l'arme nécessaire pour lutter avec avantage contre le despotisme (II, p. 5).

Avec 1791, les Canadiens montrent que malgré les embûches, qu'au fil des batailles, ils trouvent encore et toujours le moyen d'avancer dans le temps. Loin d'être stagnants comme l'avait affirmé Durham⁴⁸, ils sont en mouvement dans une histoire du Progrès et l'Acte constitutionnel est là pour témoigner du perfectionnement progressif de leurs institutions.

Publié avec la seconde édition, en 1852, le quatrième volume vient clore cette histoire en racontant l'époque des luttes parlementaires. Encore là, l'optimisme politique de Garneau est réel, mais modéré: les Canadiens sont toujours inquiétés par des forces impériales visant l'« anglicisation » de leur culture et dont le Rapport Durham constitue l'exemple le plus éclatant. Or, si Garneau rejette les affirmations de Durham sur l'avenir de la société canadienne, il rejoint le Britannique sur la question des rapports de force entre la Chambre et le gouvernement (IV, p. 304).

La relation qu'entretient Garneau avec le Rapport est complexe. D'un côté, il réfute son argumentaire en faveur de l'Union, y voyant une mesure injuste, fondée sur l'assertion erronée que les Canadiens ne sont pas fidèles à l'Angleterre⁴⁹. De l'autre, il souscrit généralement aux constats durhamiens et approuve sa proposition d'introduire le gouvernement responsable. Garneau, finalement, partage les idées réformistes de Durham qui amènent l'amélioration du système politique.

L'avenir sous l'Union des Canadas n'est malgré tout pas des plus enthousiasmants et ce n'est pas un hasard si l'historien canadien enchaîne tout de suite avec des motifs de réjouissances. Pour maintenir le progressisme de son œuvre, il explique :

[À] l'époque où se consommait ce grand acte d'injustice à notre préjudice, la population, le commerce, l'agriculture, l'industrie avaient fait d'immenses progrès dans le pays. La population que nous avons estimée à 125,000 âmes à peu près lors de l'introduction de la constitution de 91, s'était redoublée cinq fois depuis. Les dissensions politiques n'avaient pas empêché chacun de remplir sa tâche avec son activité ordinaire. En Amérique le mouvement des choses entraîne toutes les théories avec lui, tous les systèmes des métropoles (IV, p. 313).

S'ensuit un exposé sur la croissance démographique, le développement économique et celui des maisons d'enseignement. Qu'on se le tienne pour dit, les politiques impériales ne peuvent empêcher la marche de l'Histoire et le livre se referme sur cette impression que, sur le long terme, on ne peut pas réellement entraver l'évolution progressive du Canada et des Canadiens :

Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes ; qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent point emporter par le brillant des nouveautés sociales ou politiques. Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point. C'est aux grands peuples à essayer les nouvelles théories. Ils peuvent se donner des libertés dans leurs orbites assez spacieuses. Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions ; ne nous en éloignons ou ne les changeons que graduellement (*IV*, 317).

Autrement dit, les Canadiens doivent laisser d'autres essayer les nouveaux systèmes et bâtir sur leurs expériences pour, eux-mêmes, poursuivre la quête de la Modernité. On pourrait lire dans cet extrait une apologie des traditions culturelles, mais en fait, ce que Garneau propose, c'est de les changer graduellement pour s'ajuster continuellement à un monde en mouvement. À ce sujet, Éric Bédard résumait l'analyse de Serge Gagnon dans un article de 2002 : Garneau aurait ainsi « glissé » vers le conservatisme dans son troisième volume, suivant en cela l'évolution du discours politique dominant. C'est une question de perspective : si l'on aborde cette question du point de vue de la temporalité, Garneau est progressiste dans son premier comme dans son quatrième volume, mais n'entrevoit pas son parcours de la même manière. Autrement dit, Garneau est certes plus timide dans son discours moderniste en 1852, mais il ne l'a pas abandonné, si bien que le Progrès, porté par le libéralisme, est encore au cœur de sa représentation de l'histoire⁵⁰.

Émulation et horizon de l'avenir

Grâce à son ouvrage, l'historien offre aux Canadiens un mode d'emploi de la poursuite du Progrès empreint d'une bonne dose de prudence. C'est par l'émulation des autres, des peuples assez forts pour expérimenter les nouveautés historiques, que la société canadienne pourra trouver les modèles garants d'un avenir meilleur. Au premier chef, les Canadiens doivent puiser dans l'histoire de leur Métropole pour y tirer les enseignements nécessaires :

[N]ous trouverons dans l'histoire de notre métropole, dans l'histoire de l'Angleterre elle-même de bons exemples à suivre. Si l'Angleterre est grande aujourd'hui, elle a eu de terribles tempêtes à passer, la conquête étrangère à maîtriser, les guerres religieuses à apaiser et bien d'autres traverses (*IV*, p. 317-318).

L'Angleterre, donc, avec sa Constitution et ses conquêtes, avec ses épreuves et ses échecs, est une source d'inspiration. Dans ce qu'elle a produit de meilleur, elle a donné aux autres nations un horizon historique en permettant aux peuples de s'exprimer politiquement grâce au parlementarisme et en leur montrant la voie qui mène à la puissance.

Toutefois, le destin du Canada ne se limite pas à une simple émulation de l'Angleterre. Garneau évoque à quelques reprises que le destin de la colonie est son émancipation : au fur et à mesure où elle vieillit et se développe, elle se rapproche d'une maturité suffisante pour voler de ses propres ailes (II, p. 398). Le temps qui passe est garant de l'âge adulte en devenir et amène avec lui la fin de la soumission aux métropoles. L'Amérique, un monde où règnent le commerce, l'industrie et la liberté, répond à sa propre logique et ne peut souffrir éternellement des aléas de la géopolitique européenne. Pour réaliser son potentiel, le Canada doit donc achever sa maturation et se faire l'émule d'un autre modèle que celui de sa Métropole : les États-Unis.

Frères ennemis, Canadiens et Américains sont partenaires dans l'aventure continentale américaine et l'histoire des seconds ne manque pas d'offrir aux premiers les enseignements nécessaires à l'achèvement de ses ambitions. Garneau explique que, pour les Treize colonies,

[...] le Canada, organisé militairement, pouvait devenir un voisin incommode et dangereux. Ils voulurent donc détruire, dès son enfance, cet ennemi qui les menaçait déjà, qu'ils ont combattu tant de fois depuis, et qui, semble interroger aujourd'hui secrètement sa pensée, partagée entre des idées d'indépendance future et absolue et de fraternisation avec ceux qui cherchaient ainsi à les expulser à jamais du continent (II, p. 42-43).

C'est que l'esprit de la colonisation du continent a été incarné à merveille par ces colons industriels et commerçants, dont les progrès ont été bien plus rapides que ceux des Canadiens. Autant du point de vue économique que politique, leur histoire mérite d'être émulée. Cette constatation amène l'historien canadien à partager les réflexions de Joseph Story⁵¹ sur le Mayflower Compact, qu'il présente avantageusement comme un « contrat social d'une simplicité presque primitive » (II, p. 10-11). Véritable américanophile, Garneau voit souvent dans le passé américain soit l'essence de l'esprit de liberté des colons européens du Nouveau Monde, soit l'avenir du Canada qui marche inévitablement dans le chemin tracé par son voisin du sud.

Le Filigrane du Progrès

On peut tirer deux conclusions de ces réflexions sur les progrès dans *l'Histoire du Canada*. La première est que Garneau a tout fait pour rendre compte de la réalité canadienne, avec toutes ses sources de déceptions, en l'articulant de manière à suggérer aux lecteurs que celles-ci elle est en fait, malgré les apparences, une histoire de multiples progrès. Peut-être, comme l'affirme Fernand Dumont, *l'Histoire du Canada* est-elle le fruit de l'angoisse politique latente de son auteur⁵², mais, si tel est le cas, elle s'en veut aussi l'antidote. Loin de chercher les sources d'un drame en devenir,

soit celui de l'impuissance politique des Canadiens et de leur anéantissement éventuel, Garneau puise dans l'histoire tout ce qui peut témoigner de leurs réussites, parfois difficilement perceptibles, mais bien réelles.

La seconde conclusion relève du sens de l'Histoire qui se lit en filigrane de l'histoire canadienne. *L'Histoire du Canada* raconte une histoire des progrès, qui elle-même s'inscrit dans l'Histoire, une représentation philosophique du temps qui englobe toute l'humanité et qui, d'hier à aujourd'hui⁵³, la mène vers un avenir meilleur. Ce n'est pas le propos de Garneau de disserter sur l'Histoire, mais en lisant son *Histoire*, on peut en apprécier le souffle. Le commerce, les institutions politiques, la colonisation⁵⁴ et la croissance démographique sont autant de domaines dans lesquels on peut constater des progrès sectoriels. Agencés ensemble et mis en relation les uns avec les autres, ils forment un tout, multisectoriel et temporellement unidirectionnel, qui témoigne d'un mouvement plus général que Garneau évoque plus qu'il ne raconte.

Dans *L'Histoire du Canada* de Garneau, on doit distinguer l'histoire du Canada, cette histoire particulière avec ses soubresauts, ses déceptions, ses avancées et ses reculs, de l'Histoire au sens à la fois global et philosophique. C'est cette dernière qui, dans l'esprit de l'historien canadien, incarne le Progrès. C'est aussi elle qui contient et qui englobe l'histoire du Canada. En quelque sorte, les aléas du particulier (l'histoire du Canada) ne mettent pas en jeu les orientations globales (celles de l'Histoire).

Si le Progrès se lit généralement en filigrane de *L'Histoire du Canada*, Garneau s'en revendique cependant très explicitement dans son *Discours préliminaire*⁵⁵. Garneau explique son projet en louangeant l'histoire comme discipline du savoir :

[L]'histoire est devenue, depuis un demi siècle, une science analytique rigoureuse ; non seulement les faits, mais leurs causes, veulent être indiqués avec discernement et précision, afin qu'on puisse juger des uns par les autres. La critique sévère rejette tout ce qui ne porte pas en soi le cachet de la vérité. Ce qui se présente sans avoir été accepté par elle, discuté et approuvé au tribunal de la saine raison, est traité de fable et relégué dans le monde des créations imaginaires. [...] Cette révolution, car c'en est une, dans la manière d'apprécier les événemens, est le fruit incontestable des progrès de l'esprit humain et de la liberté politique. [...] À venir jusqu'à il y a à peu près trois siècles une ignorance superstitieuse obscurcissait et paralysait l'intelligence des peuples (*I*, p. 9-11).

On pourrait ici s'étendre longuement sur le caractère moderniste du vocabulaire employé par Garneau. L'histoire disciplinaire dont il fait ici l'apologie est le fruit d'un univers où la « saine raison » s'est imposée, le fruit, donc, des Lumières⁵⁶. En s'imposant, le monde de la raison écarte celui de la « fable » et témoigne de la perfectibilité de l'être humain, elle-même source d'une révolution. Cette dernière prend le sens d'une rupture historique qui amène la Modernité, d'un mouvement vers l'avant du

temps⁵⁷. Garneau rejette également l'idée que les Anciens aient pu être plus grands que les Modernes : « une ignorance superstitieuse obscurcissait et paralysait l'intelligence des peuples » aux époques antiques, comme médiévales, sans distinction⁵⁸. Le *Discours préliminaire* se présente ainsi comme le segment de l'*Histoire du Canada* où le projet moderne prend la forme la plus explicite et la plus décomplexée.

Ce projet s'exprime également dans deux champs pourtant bien distincts. D'une part, Garneau exprime sa conviction que l'histoire de l'Amérique et celle du Canada renvoient l'une à l'autre, démontrant tour à tour essentiellement la même chose :

L'intelligence et l'esprit de travail sont les seules armes des hardis pionniers qui vont prendre aujourd'hui possession de l'Amérique. Leurs succès rapides prouvèrent l'avantage de la paix et d'un travail libre sur la violence et le tumulte des armes pour fonder des empires riches et puissans. L'établissement du Canada date des commencemens [sic] de ce grand mouvement de population vers l'ouest, mouvement dont on a cherché à apprécier les causes générales dans les observations qui précèdent, et dont la connaissance intéresse le Canada comme le reste de l'Amérique. Nous ne devons pas en effet méconnaître le point de départ et la direction du courant sous-marin qui entraîne la civilisation américaine. Cette étude est nécessaire à tous les peuples de ce continent qui s'occupent de leur avenir (*l*, p. 17).

Situer historiquement le Canada dans l'Amérique, c'est étudier la « direction du courant sous-marin » qui les emporte tous deux. Incidemment, c'est aussi réfléchir sur l'avenir, avec un regard tourné vers les générations futures : en découvrant le passé, on établit le sens de l'Histoire et on pronostique la suite⁵⁹.

D'autre part, autant l'histoire du Canada témoigne de ce sens de l'Histoire, autant l'*Histoire du Canada* en est le produit. Le projet de Garneau n'est pas seulement un discours en faveur du Progrès, il cherche également à s'élever lui-même au rang des ouvrages qui ont répandu la lumière dans le monde moderne. Garneau, héritier de la « science moderne », affirme sa propre modernité et se situe lui-même dans le temps, comme le réceptacle d'une réflexion en cours sur l'élévation de l'être humain par le savoir raisonné. Grâce aux Valla, Glaréan, Érasme, Louis de Beaufort et Vico, la science moderne se construit et s'affirme :

Cependant la voix de tous ces profonds penseurs fut peu à peu entendue des peuples, qui proclamèrent, comme nous venons de le dire, l'un après l'autre, le dogme de la liberté. De cette école de doute, de raisonnement et de progrès intellectuels, sortirent Bacon, la découverte du Nouveau-Monde, la métaphysique de Descartes, l'immortel ouvrage de l'esprit des lois, Guisot, et enfin Sismondi, dont chaque ligne est un plaidoyer éloquent en faveur du pauvre peuple tant foulé par cette féodalité d'acier jadis si puissante, mais dont il ne reste plus que quelques troncs décrépits et chancellans, comme ces arbres frappés de mort par le fer et par le feu qu'on rencontre quelquefois dans un champ nouvellement défriché (*l*, p. 14-15).

Et donc, écrire l'histoire du peuple, c'est soi-même accepter d'entrer dans la Modernité à la suite de Sismondi tout en racontant la marche du Progrès par le récit de l'accession au pouvoir du peuple. Comme le dit Garneau :

[C]ette époque célèbre dans la science de l'histoire en Europe, est celle où paraissent les premiers essais des historiens américains de quelque réputation. On ne doit donc pas s'étonner si l'Amérique, habitée par une seule classe d'hommes, le peuple, dans le sens que l'entendent les vieilles races privilégiées de l'ancien monde, la canaille comme disait Napoléon, adopte dans son entier les principes de l'école historique moderne qui prend la nation pour source et pour but de tout pouvoir (*I*, p. 13).

Historiciser la nation prend ici la forme d'un processus conscient⁶⁰, appuyé sur le socle de l'« école historique moderne », dont l'objectif est de contribuer à jeter à bas le monde ancien pour édifier le nouveau.

Il est vrai, cependant, que cette volonté d'édifier le « monde nouveau » semble avoir perdu de son lustre dans le quatrième volume de *l'Histoire du Canada*, publié en 1852 avec la seconde édition. Comme nous l'avons vu, les aléas du devenir politique canadien posent des questions qui invitent Garneau à la prudence : tout n'est pas encourageant dans le Canada de l'Union. Or, les inquiétudes de circonstances ne sont pas garantes d'une philosophie de l'histoire conservatrice. Garneau perçoit l'histoire de l'humanité comme un progrès perpétuel et il cherche à y rattacher l'histoire du Canada malgré ce qu'il conçoit en être la conjoncture présente.

Construire un avenir meilleur en émulant les personnages du passé

En homme moderne, Garneau pose un horizon dont il se prétend le produit, comme le véhicule. On verra dans cette section que Garneau, libéral et progressiste, invite ses lecteurs à émuler les grands personnages du passé pour mettre l'Histoire en marche. En cela, il est l'héritier de *l'historia magistra vitae* cicéronienne autant qu'il est le produit du « monde nouveau » du XIX^e siècle.

La Liberté et l'esprit d'entreprendre, moteurs du Progrès

À la lumière des précédentes citations tirées de *l'Histoire du Canada*, on peut établir une série de valeurs, de traits caractéristiques ou de circonstances particulières qui peuvent soit élever un peuple, soit témoigner de son élévation. Au premier chef, l'esprit de liberté qui doit s'exprimer autant dans la société que dans les institutions politiques et qui constitue l'essence de la culture des peuples américains. Cette liberté prend différentes formes au fil du récit et constitue une métavaleur dont les multiples manifestations ont des effets positifs sur les populations. Elle peut être observée à

travers des phénomènes politiques comme l'indépendance nationale⁶¹ ou le républicanisme⁶² – c'est-à-dire un parlementarisme dans lequel tous les garde-fous de l'Ancien Monde ont été éliminés⁶³ –, mais aussi à travers l'esprit d'initiative individuel⁶⁴ et la promotion du commerce. Ces libéralismes politique et économique sont garants du Progrès et s'opposent respectivement à la tyrannie et à la pauvreté, facteurs d'immobilisme⁶⁵.

La recherche et la promotion de la liberté engendrent une série de corollaires. C'est que l'exercice de la liberté suppose un contexte propice à son épanouissement. Politiquement, la paix produit l'environnement le plus favorable à l'enrichissement collectif. Selon Garneau, l'histoire de la Nouvelle-France le démontre : un peuple qui est trop affairé à se défendre militairement et à organiser sa survie n'a pas l'énergie qu'il faut pour constituer un empire commercial et accumuler des richesses.

Toutefois, au-delà du contexte général qui doit rendre possible le développement⁶⁶, c'est l'individu qui porte ses succès et, par extension, ceux de la nation. Grâce au travail acharné, à l'esprit d'entreprise – entendu ici au sens général d'esprit d'aventure qui excède largement la sphère économique – et à l'ingéniosité d'acteurs historiques individuels, la nation se meut dans le temps. Ces hommes – et quelques femmes aussi⁶⁷ – ont œuvré pour la paix, pour l'enrichissement de la colonie ou pour la gloire – personnelle ou collective, ce qui, chez Garneau, revient d'ailleurs bien souvent au même –, ils sont héroïsés parce qu'ils ont contribué aux succès nationaux en incarnant les valeurs du libéralisme. Par ailleurs et comme nous le verrons dans les lignes suivantes, la réussite matérielle personnelle et la réussite collective marchent main dans la main chez Garneau : ses héros ont réussi leurs entreprises et en ont généralement tiré une amélioration de leur vie matérielle⁶⁸.

Des Héros, des schémas narratifs

En effet, le Progrès n'est pas pour Garneau une affaire de structures, mais bien le fait d'individus courageux qui ont participé à la progression de la nation et de la civilisation. Les Champlain, Frontenac, Raudot, Vaudreuil, Bédard, Marquette et Jolliet ont chacun contribué à leur manière à civiliser, développer, défendre et agrandir le territoire national pour le plus grand bénéfice de la collectivité. Ils arrivent à leurs fins par leur persévérance, leur volonté à toute épreuve, leur recherche de profits ou de gloire, leur « génie pratique ». La nation avance dans l'Histoire, mais, à travers le temps, le Progrès a été porté par des individus qui partagent les mêmes qualités essentielles.

La narration des exploits de certains héros a tendance à suivre des schémas, à épouser le même développement. Dans le premier volume, par exemple, Garneau raconte les exploits des quatre héros que sont Christophe

Colomb, Jacques Cartier, Dominique de Gourgues et René-Robert Cavelier de La Salle selon un *récit* qui suit trois étapes essentielles.

Premièrement, Garneau explique en quoi ces héros étaient prédestinés; à mener à bien leur aventure. Par leurs talents innés, leur force de caractère, leur capacité à surmonter les épreuves de la vie, ils apparaissent aptes à réaliser de grandes choses et c'est souvent par leurs aptitudes qu'ils se sont fait remarquer. Par exemple,

Colomb, dont le nom est à jamais lié à l'histoire du Nouveau-Monde, est né, suivant la supposition la plus vraisemblable, à Gênes, vers 1435 ou 36. Son père était réduit à vivre du travail de ses mains. Il ne put faire donner à son fils qu'une éducation médiocre. Le jeune Colomb montra de bonne heure du penchant pour la science géographique; et la mer eut pour lui un attrait irrésistible. [...] Il prit part à plusieurs expéditions de guerre, soit contre les barbaresques, soit contre des princes d'Italie. [...] Dans ces diverses courses, il déploya de l'habileté et un grand courage (*I*, p. 41-42).

Incarnation du *self-made-man*, Colomb est l'antithèse du miraculé biblique: c'est un personnage dont les aptitudes sont garantes de ses succès et qui manœuvre pour affirmer son exceptionnalité dans un monde fait pour le rendre insignifiant⁶⁹.

De la même manière, Gourgues connu plusieurs « revers de fortune » et fut fait prisonnier par les Espagnols, puis par les Turcs, des mésaventures qui l'amènèrent à voyager une fois libéré: « il devint l'un des marins les plus habiles et les plus hardis de son siècle » (*I*, p. 86). La Salle, lui, était

[...] possédé de la double passion de faire une grande fortune et de parvenir à une réputation brillante. Ce personnage avait acquis dans la société des Jésuites, où il avait passé sa jeunesse, l'activité, l'enthousiasme, le courage d'esprit et de cœur. [...] La Salle prêt à saisir toutes les occasions de se signaler, impatient de les faire naître, audacieux, entreprenant⁷⁰.

La persévérance, l'habileté et l'audace sont autant de qualités qui permettent de dresser le portrait de personnages entrepreneurs qui ont activement participé à lancer les projets extraordinaires qui les ont rendus célèbres⁷¹.

Deuxièmement, les héros mettent en branle des entreprises auxquelles peu d'observateurs de l'époque ne croyaient. Ils persuadent les bonnes personnes, s'imposent par leurs convictions et affrontent des embûches dont ils triomphent bien souvent par leur énergie et leur détermination, malgré l'apathie de leurs collaborateurs ou l'ignorance populaire. L'aventure de Colomb en Amérique, par exemple, fut réalisée grâce à l'entêtement de son protagoniste:

C'est en vivant au milieu de ce monde, dont l'imagination s'exaltait au récit des découvertes journallement annoncées, qu'il conçut, en 1474, le dessein d'aller aux Indes en cinglant droit à l'ouest. [I] passa par toutes les épreuves, et eut à lutter contre tous les obstacles que l'ignorance et l'incrédulité peuvent inventer; son génie persévérant triompha. [...] La traversée ne fut pas orageuse; mais une crainte superstitieuse qui s'était emparée de l'esprit des matelots, leur faisait voir sans cesse mille dangers imaginaires (*l*, p. 43-44).

Cartier, lui, doit plutôt affronter le scorbut :

[Cartier] s'occupa ensuite des moyens de conserver la santé de ses équipages pendant l'hiver qu'il avait à passer dans le pays. Mais malgré tous ses soins, le scorbut éclata parmi eux dès le mois de décembre avec une extrême violence, et l'on ne trouva d'abord aucun remède pour arrêter cette maladie qui était encore inconnue. La situation des Français devint déplorable. Dans cette calamité, la fermeté et le courage de Cartier ne se démentirent pas un instant. [...] Sur 110 hommes, il n'y en eut que trois ou quatre pendant quelque temps qui fussent en santé; et dans un des vaisseaux il ne resta personne capable de prendre soin des malades (*l*, p. 71).

On notera au passage à quel point ces récits sont personnalisés : ce n'est pas l'équipage de Colomb ou celui de Cartier qui réalise l'expédition en surmontant les problèmes, mais bien le héros lui-même qui insuffle à ses collaborateurs le courage ou le savoir nécessaire à la réalisation de son entreprise. Puisque les masses souffrent souvent de découragement devant les obstacles des entreprises extraordinaires, ces grands hommes de l'Histoire doivent convaincre les autres de poursuivre l'aventure tout en trouvant des solutions aux soucis matériels inévitables. Nul n'illustre mieux cet entêtement dans la recherche de la gloire que La Salle, qui perd le Griffon, bateau censé ravitailler l'expédition :

Déjà les hommes de la Salle commençaient à murmurer, et disaient que puisqu'on ne recevait point de nouvelles du Griffon, c'est qu'il s'était perdu. Le découragement gagna ainsi une partie de sa troupe, et six hommes désertèrent dans une nuit. L'entreprise qui avait eu un commencement heureux, semblait maintenant tendre vers un dénouement contraire. Depuis quelque temps des obstacles naissaient chaque jour sous les pas de la Salle, et il fallait toute sa force d'âme pour les surmonter, et toute son éloquence pour rassurer sa petite colonie, à laquelle il fut enfin obligé de promettre la liberté de retourner en Canada au printemps, si les choses ne recevaient point de changement favorable (*l*, p. 475).

Tout aussi déterminé, Gourgues vend ses biens pour financer son expédition militaire en Amérique contre les Espagnols et harangue ses troupes pour qu'elles soient portées par son courage :

Rendu à l'île de Cuba, il assembla toutes ses gens, et leur retraça sous les plus vives couleurs le tableau des cruautés inouïes que les Espagnols avaient exercées sur les Français de la Floride. « Voilà, ajouta-t-il, mes camarades le crime de nos ennemis. Et quel

serait le nôtre, si nous différions plus longtemps à tirer justice de l'affront qui a été fait à la nation française ? C'est ce qui m'a engagé à vendre mon bien ; c'est ce qui m'a ouvert la bourse de mes amis ; j'ai compté sur vous, [...] me suis-je trompé ? J'espère donner l'exemple, être partout à votre tête, prendre pour moi les plus grands périls ; refuserez-vous de me suivre (*I*, p. 86-87) ? »

Le lecteur comprendra qu'il ne s'était pas trompé et que les siens l'ont effectivement suivi.

Troisièmement, fortes de ces harangues, de la fermeté et de la détermination de leurs protagonistes, les entreprises héroïques réussissent et, ce faisant, ceignent de gloire les héros. De toute évidence, Garneau aime ces personnages qui accomplissent leurs objectifs et qui, convenablement gratifiés, récoltent les fruits qu'ils ont semés. Colomb raconte la découverte de l'Amérique à Ferdinand et Isabelle et

[...] quand il eut fini, ils se jetèrent tous deux à genoux, et levèrent les mains vers le ciel, ils le remercièrent, en versant des larmes de joie et de reconnaissance, d'avoir couronné leur entreprise d'un succès aussi éclatant qu'il était inattendu. Tous ceux qui étaient présents [*sic*] les imitèrent, et un enthousiasme profond et solennel s'empara de cette auguste assemblée. Colomb fut anobli, lui et toute sa postérité (*I*, p. 48).

Garneau croit que la réussite devrait entraîner la reconnaissance. Ainsi, Cartier, « pour récompense de ses découvertes [...] fut anobli, dit-on, par le roi de France. Mais sa gloire la plus durable sera toujours celle d'avoir placé son nom à la tête de nos annales canadiennes et ouvert la première page d'un nouveau livre dans la grande histoire du monde (*I*, p. 79-80) ». Quant à Gourgues, victime de la politique peu éclairée de Catherine de Médicis, ce n'est pas de son monarque qu'il doit espérer la marque d'un triomphe public :

Trop faibles pour garder le pays [la Caroline], les Français rasèrent les forts et mirent à la voile pour la France, où le peuple accueillit avec satisfaction la nouvelle du succès de leur entreprise, qui fut regardée comme un acte de justes représailles. Mais la reine mère et la faction des Guises auraient sacrifié Gourgues au ressentiment du roi d'Espagne, sans des amis, et le président de Marigny qui le cacha à Rouen. Sa conduite reçut hautement l'approbation des autres nations, et la reine d'Angleterre, Elizabeth, alla jusqu'à lui offrir un poste avantageux dans sa marine. Il remercia cette princesse de ses offres généreuses, le roi lui ayant rendu ses bonnes grâces (*I*, p. 89).

Garneau est tellement déterminé à assurer à ses héros un *Happy End* historiographique qu'il scinde l'histoire de La Salle en deux parties, la première dans le premier volume, la seconde dans le deuxième, pour laisser au lecteur l'occasion d'apprécier la gloire que l'explorateur a récoltée de son vivant avant de présenter sa mort déshonorante. À cause de son entêtement et du mauvais traitement qu'il fait subir à ses collaborateurs, il est assassiné par eux sur le territoire actuel du Texas⁷². Or, Garneau aime

La Salle qu'il estime autant pour ses exploits en tant que découvreur que pour son caractère tenace. Il termine ainsi la première phase du récit des aventures de l'explorateur par la découverte de l'embouchure du Mississippi et de la Louisiane, son accomplissement le plus célèbre, et explique comment cet exploit a facilité ses relations avec le gouverneur de la Nouvelle-France (I, p. 487). La fin de la première partie du récit invite donc le lecteur à prendre acte du prestige qu'a acquis La Salle et ce n'est qu'au second volume qu'on apprendra les circonstances tragiques de sa mort⁷³.

La réitération de ce récit héroïque en trois temps parsème l'*Histoire du Canada* d'histoires dans l'histoire, qui ont chacune leur propre trame narrative, indépendante, et qui sont pourtant toutes liées thématiquement à celle de l'évolution de la colonie. Il faut ici mentionner deux choses. En premier lieu, les héros dont les exploits sont essentiels à la trame générale de l'*Histoire du Canada*, comme Champlain ou Frontenac – ceux, autrement dit, qui ont activement participé au développement de la colonie et dont l'histoire ne peut être traitée comme un aparté –, voient leurs exploits intégrés à la narration générale. Cela ne les empêche pas d'incarner les valeurs du libéralisme garnélien comme les Colomb et les Gourgues. L'intendant Jean Talon, par exemple, « dont tous les actes nous révèlent un homme à vues larges, à connaissances positives, avait l'œil à tout, embrassait tout, donnait de la vie à tout (I, p. 394) » : un esprit entreprenant, donc, qui insuffle à l'apathie collective le sens de l'action. De même, Pierre Le Moyne d'Iberville, « réputé l'un des plus habiles manœuvriers de la marine française », empêche l'équipage du *Pélican* de céder à la panique à cause d'une tempête de neige en donnant « ses ordres avec calme (II, p. 136) ». Plus tard, ce sera au tour de Joseph Papineau et de Pierre-Stanislas Bédard de se faire « apôtres de la liberté » et de s'imposer par l'éloquence de leurs discours (III, p. 550). Comme Dominique de Gourgues, qui haranguait ses troupes en les invitant à défendre la nation française au-delà des dissensions religieuses, les chefs du Parti canadien canalisent les forces du peuple dans une direction honorable.

En second lieu, Garneau hérite bien souvent d'autres historiens le ton de ces récits héroïques. Il est, par exemple, dépendant de Charlevoix dont il reprend parfois la structure narrative, tout en infusant son propos d'une bonne dose de libéralisme. Lorsqu'il raconte les exploits de Christophe Colomb et de Dominique de Gourgues, c'est sa dette envers les historiens romantiques qui ressort davantage. Le récit sur Colomb lui vient de l'œuvre de Washington Irving, *History of the Life and Voyages of Christopher Columbus*⁷⁴, publiée en 1828, de laquelle il reprend la trame du *self-made-man*. Pour de Gourgues, Garneau s'est plutôt inspiré de l'*History of the United States from the Discovery of the American Continent* de George Bancroft⁷⁵. À cet égard, Garneau, comme écrivain, se fait l'émule du cou-

rant historiographique romantique de son époque et en reproduit les traits narratifs⁷⁶.

Du Progrès à la répétition

Nous avons vu que, dans *l'Histoire du Canada*, le libéralisme porte le Progrès et qu'il est incarné non pas par le mouvement des structures politiques ou économiques, comme c'est le cas par exemple dans *L'Ancien Régime et la Révolution* de Tocqueville⁷⁷, mais plutôt par des individus, souvent érigés en héros. Ces personnages véhiculent des valeurs libérales qui à travers le temps – d'une certaine manière malgré le temps – ont permis à la collectivité d'évoluer. Le temps qui passe, le contexte qui change, ne modifie pas, chez Garneau, les qualités fondamentales qu'un individu destiné à de grands accomplissements doit posséder. Garneau fait du lien entre libéralisme et Progrès l'unique loi historique de son œuvre, une loi qui transcende l'histoire des nations et qui engendre toute une série de corollaires, comme la séparation entre l'Église et l'État⁷⁸, la liberté de religion⁷⁹ et la nécessaire démocratisation du système politique.

Fruit de l'activité des êtres extraordinaires qui portent libéralisme et Progrès, l'Histoire avance. En cela, Garneau se rapproche épistémologiquement de Michelet. Rapportant un débat historiographique entre Thierry et Michelet, Marcel Gauchet explique que

[...] dans un cours de 1828-1829 à l'École normale, Michelet procédait à une critique révélatrice des idées de Thierry, une critique purement philosophique: «À côté du développement des races, il faut en placer un autre, je veux parler du développement des idées, où se manifeste la libre activité de l'homme [...]. Nous tenons à la terre par la race, mais nous avons en nous un pouvoir de locomotion par lequel nous imprimons du mouvement à l'histoire. Voilà ce qu'a négligé M. Thierry⁸⁰.

Michelet fait ici référence à ce qu'il appelle le « fatalisme des races », le principe explicatif favori de Thierry⁸¹: rejetant le déterminisme comme mode d'interprétation historique, il affirme à la fois la liberté des acteurs historiques et la nécessité pour l'historien d'en rendre compte. On peut certainement constater ce « pouvoir de locomotion » des individus chez les personnages historiques que Garneau met en scène. Exerçant leur liberté d'action, ils se distinguent des masses anonymes en agissant et en accomplissant. Encore ici, l'historien canadien apparaît comme l'héritier des débats historiographiques des historiens romantiques de son époque.

Or, à cette mise en marche du temps par les hommes et les femmes qui en influencent la direction, s'entremêle une forme de répétition du temps. Le ton moraliste de Garneau invite le lecteur à prendre conscience des attributs nécessaires au Progrès en lui montrant nombre d'exemples qui en témoignent. Ainsi le lecteur doit user des exemples que Garneau lui

fournit pour porter l'esprit du libéralisme et amorcer la prochaine phase de l'histoire du Progrès. Comme le disait Denis-Benjamin Viger quelques décennies plus tôt, «les mêmes causes [produisent] les mêmes effets⁸²» et c'est en répétant l'action des héros de l'Histoire que l'on réussira comme eux à la faire avancer.

Les principes véhiculés par l'historien canadien sont donc ceux de la modernité libérale et ils s'opposent à l'esprit très classique de la préservation des traditions. En cela, la philosophie du temps garnélienne détonne d'avec la représentation de l'histoire dominante chez les historiens humanistes tardifs⁸³, qui se réfère au passé antique afin de préserver les «bonnes» traditions. Cependant, cette idée d'employer l'Histoire comme guide de la vie, de faire de l'histoire une leçon, est un héritage ancien qui a été porté par les historiens humanistes, qui miment les grands maîtres de l'Antiquité. Comment, en effet, ne pas reconnaître chez Gourgues, qui prend la parole pour dissenter sur sa responsabilité envers ses compatriotes déçus en Caroline, un procédé narratif employé par les historiens de l'Antiquité? Le Othon de Tacite, par exemple, qui harangue ses troupes pour les calmer après que les sénateurs aient comploté contre l'Empereur ne défend certes pas le libéralisme en expliquant aux soldats qu'ils doivent aveuglément suivre les ordres, mais, comme Garneau, Tacite invite le lecteur à prendre acte d'un principe moral valide hier comme aujourd'hui⁸⁴. De même, comment ne pas interpréter l'importance que donne Garneau à l'éloquence de ses héros⁸⁵ comme le signe que la culture classique et l'*historia magistra vitae* restent bien vivantes et bien présentes dans l'*Histoire du Canada*?

L'*Histoire du Canada* commence ainsi: «les Grecs et les Romains, qui divinisaient tout ce qui porte un caractère de grandeur et de beauté, mettaient les fondateurs de leur patrie au rang des dieux. Chez eux, Colomb eût été placé à côté de Romulus (*I*, p. 33-34)». Cette phrase introductive porte tout à la fois l'esprit du Progrès et celui de la répétition et de l'exemplarité. Comme Garneau le disait lui-même, avant que la science ne s'affirme, les peuples vivaient dans la superstition (*I*, p. 9-10) et, en ce sens, dire que les Romains auraient déifié Colomb, c'est les accuser de vivre dans l'obscurité et c'est montrer la supériorité des Modernes qui, eux, justement, n'ont pas ressenti ce besoin religieux.

Or, cette comparaison suggère aussi que l'histoire se répète, que Colomb est aux Américains ce que Romulus est aux Romains. Elle donne à entendre que, puisque l'Amérique a son Romulus, son histoire est aussi intéressante que celle des Romains. En hissant l'histoire de l'Amérique et, plus particulièrement, celle du Canada au rang de l'histoire romaine, Garneau admet à mots couverts que cette dernière constitue le prototype d'une histoire glorieuse⁸⁶.

Conclusion

À l'image des historiens romantiques de son époque, Garneau se prétend à bien des égards « nouveau ». Il se réclame des « sciences historiques » dans son *Discours préliminaire* et se donne une aura d'objectivité qui, si l'on suit le raisonnement du *Discours*, serait le propre des dernières générations. En cela, Garneau se présente comme un moderniste convaincu. Il est dans l'ordre des choses que son *Histoire du Canada* s'inscrive dans un mouvement progressiste de l'Histoire.

Dans l'œuvre garnélienne, ce Progrès de l'Histoire s'exprime en deux temps. En premier lieu, il se déploie dans le temps long, de l'Antiquité jusqu'à nos jours, témoignant de manière très générale de la perfectibilité de l'être humain. En second lieu, il s'observe dans un temps plus court, celui de l'histoire du Canada des origines à la publication de son œuvre. En effet, l'un des objectifs de Garneau est de démontrer la constante progression du Canada. Ce faisant, contrairement à ce que prétendait Durham, les Canadiens ont bel et bien suivi le chemin défriché par les nations modernes et ils peuvent s'enorgueillir d'une histoire glorieuse malgré les multiples obstacles auxquels ils ont dû faire face.

Ce discours moderniste de l'*Histoire* camoufle toutefois la résilience de certaines traditions narratives. L'histoire de l'humanité a beau être constamment en mouvement vers un horizon meilleur, la manière de parachever cette modernité semble statique à travers les Âges. C'est ainsi qu'en s'inspirant des paramètres de l'*historia magistra vitae*, en exprimant à travers ses schémas narratifs d'héroïsation sa conviction que l'histoire est maîtresse de vie, Garneau invite à la répétition de ce que le passé a offert de mieux en exemples pour poursuivre la marche du Progrès.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Je tiens à remercier la directrice de ce dossier, Mme Micheline Cambron, et les deux évaluateurs anonymes qui, par leur travail et leurs réflexions, ont permis d'améliorer cet article.
2. Dans son livre *Les Réformistes*, Éric Bédard considère en effet Garneau comme l'une des figures marquantes des Réformistes, ces anciens Patriotes qui ont cherché à tirer leur épingle du jeu dans le Canada de l'Union. Par ailleurs, il est généralement reconnu que l'historiographie nationale québécoise naît véritablement avec la publication de l'*Histoire du Canada* de Garneau entre 1845 et 1852 (première et seconde éditions), malgré quelques précurseurs, comme Jacques Labrie et Michel Bibaud. Pierre Savard, par exemple, affirme que « l'enthousiasme suscité par les travaux de Garneau dont l'*Histoire du Canada*, publiée en 3 volumes de 1845 à 1852, marque le triomphe définitif chez nous du genre historique » (à noter que l'édition de 1852 comptait quatre et non trois volumes). À ce sujet, voir Éric Bédard, *Les Réformistes. Une génération canadienne-française au milieu du XIXe siècle*, Montréal, Boréal, 2009; Pierre Savard, « Les débuts de l'enseignement de l'histoire et de la géographie au Petit

- Séminaire de Québec (1765-1880)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 16, n° 2, 1962, p. 189.
3. Gérard Bouchard présente Garneau comme l'un des artisans du paradigme de la survivance, à la suite de l'échec des Rébellions (Gérard Bouchard (dir.), avec la collaboration de Serge Courville, *La construction d'une culture: le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 3-42).
 4. Thomas Wien, «En attendant Frégault. À propos de quelques pages de l'*Histoire du Canada sous le Régime français*», dans Thomas Wien, Cécile Vidal et Yves Frénette (dir.), *De Québec à l'Amérique française. Histoire et mémoire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 65-94.
 5. Serge Gagnon, dans son *Le Québec et ses historiens*, aspirait à produire une histoire sociale de l'histoire au Québec du XIX^e siècle et il présente Garneau comme le bras historiographique d'une élite économique libérale (Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978).
 6. Selon Fernand Dumont, «l'étude des "traditions historiographiques" ne saurait être fructueuse que si elle est faite dans une perspective génétique; bien plus, dans le cas d'une historiographie nationale, la formation de celle-ci doit être mise en relation avec la genèse même de la société globale correspondante». Ainsi, selon Dumont, l'histoire de l'historiographie québécoise doit avant tout s'étudier dans une perspective nationale (Fernand Dumont, «Idéologie et conscience historique dans la société canadienne-française du XIX^e siècle», dans Jean-Paul Bernard (dir.), *Les idéologies québécoises au 19^e siècle*, Montréal, Boréal Express, 1973, p. 9).
 7. Voir Marcel Trudel, Ramsay Cook, Fernand Ouellet et William Eccles, «Témoignages d'historiens», *Études françaises*, vol. 30, n° 3, 1994, p. 117.
 8. Marcel Trudel, *L'influence de Voltaire au Canada*, Montréal, Fides, 1945.
 9. Selon Gilles Marcotte, le style de Garneau doit beaucoup aux philosophes du XVIII^e siècle. Voir Gilles Marcotte, «Garneau dans le texte», dans François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada: Discours préliminaire; Livres I et II*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996, p. 29.
 10. Lors de la table ronde organisée par la *Société historique de Montréal* qui est à l'origine de ce numéro du *Bulletin d'histoire politique*, Patrice Groulx a soutenu que Garneau était très influencé par les historiens romantiques français et, en particulier, par Augustin Thierry. Voir aussi le texte de Patrice Groulx dans le présent dossier.
 11. «Répéter l'histoire» fait ici référence au principe de l'*exemplum* en rhétorique cicéronienne. En évoquant l'histoire, le rhéteur donne des exemples de vie aux contemporains et, donc, invite ces derniers à «émuler» les personnages du passé, à «répéter» l'histoire (François Hartog, *Régimes d'historicité: Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, p. 84-89).
 12. L'expression se lit en fait ainsi: «*Historia vero testis temporum, lux veritatis, vita memoriae, magistra vitae, nuntia vetustatis, qua voce alia nisi oratoris immortalitatis commendatur*» (Cicéron, *De Oratore*, II, 36).
 13. Le pédagogue français du XVIII^e siècle Charles Rollin, qui fut aussi historien à ses heures, écrivait dans son *Traité des études*: «Le goût de la véritable gloire et

de la véritable grandeur se perd tous les jours parmi nous de plus en plus. [...] Quel contraste l'histoire ancienne n'oppose-t-elle pas à ce mauvais goût! Elle nous montre des consuls et des dictateurs qu'on allait prendre à la charrue. Quelle bassesse en apparence! Mais ces mains endurcies par des travaux rustiques soutenaient l'État chancelant et sauvaient la république. Loin de songer à s'enrichir, ils refusaient l'or qu'on leur présentait, trouvant qu'il était plus beau de commander à ceux qui en avaient, que de le posséder eux-mêmes». Voir Charles Rollin, *Traité des Études, Nouvelle édition revue par M. Letronne et accompagnée des remarques de Crévier, Tome Premier*, Paris, Librairie de Firmin Didot frères, fils et cie, 1863, p. 12-13; Reinhart Koselleck, *Le futur passé: Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005, p. 234-235.

14. Comme le dit Claude Corbo à propos de l'enseignement classique, «aller vers l'Antiquité gréco-romaine, c'est choisir d'aller à la rencontre du moment jugé le plus important de toute l'histoire humaine» (Claude Corbo, *Les Jésuites québécois et le cours classique après 1945*, Sillery, Septentrion, 2004, p. 71).
15. Arnaldo Momigliano, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, 1983, p. 244-293.
16. Le verbe «émuler» fait ici référence à l'action de chercher à égaler. Il se réfère à l'esprit de l'enseignement classique, dans lequel on invite les élèves à produire des *emulatio* afin de tenter de se hisser au niveau des «Anciens», entendre les grands personnages de l'Antiquité grecque et romaine.
17. Arnaldo Momigliano explique que l'exposé historique n'est, pour les historiens humanistes, qu'un prétexte afin de produire une réflexion générale à caractère essentiellement philosophique (Arnaldo Momigliano, *op. cit.*, p. 244-293).
18. Reinhart Koselleck, *op. cit.*, p. 39.
19. Sur la contextualisation du passé dans le discours historique du XIX^e siècle, voir Stephen Bann, *The Clothing of Clío: A Study of the Representation of History in Nineteenth-century Britain and France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 32-53.
20. Par exemple, Denis-Benjamin Viger, politicien patriote canadien, argumentait ceci: «les Romains, que la Grande-Bretagne a souvent pris pour exemple, dont la conduite [sic] servira toujours de modèle à ceux qui aspireront en politique à élever des édifices solides et durables, se livrèrent eux-mêmes au contraire à l'étude de la langue des Grecs, qu'ils soumettoient à leur domination. En politiques supérieurs en hommes éclairés et habiles ils leurs laissèrent leurs voix, respectèrent leurs usages, leur religion, leur langue, surtout dont ils encouragèrent l'étude et la propagation au lieu de travailler à leur en faire perdre l'usage». Ainsi, la compréhension de l'expérience romaine permet l'interprétation du présent et à l'orientation de l'avenir, même plusieurs siècles plus tard (Denis-Benjamin Viger, *Considérations sur les effets qu'ont produit en Canada, la conservation des établissements du pays, les moeurs, l'éducation, etc. de ses habitants; et les conséquences qu'entraîneroient leur décadence par rapport aux intérêts de la Grande-Bretagne*, Montréal, James Brown, 1809, p. 6).
21. Une figure théorique qui s'incarne bien souvent en la personne de l'historien allemand Leopold von Ranke.

22. Il s'agit de la formule employée par Ranke pour expliquer son projet historiographique. Sur le sujet, voir Peter Burke, « Ranke the Reactionary », dans Georg G. Iggers et James M. Powell (dir.), *Leopold Von Ranke and the Shaping of the Historical Discipline*, Syracuse, Syracuse University Press, 1990, p. 36-44.
23. Cette perte de signifiante de l'histoire antique dans le monde moderne s'associe entre autres à la montée de nationalismes. À la recherche de leur passé spécifique, les historiens nationaux abandonnent l'exemplarité de l'Antiquité pour se recentrer sur les origines médiévales des nations modernes. Sur le cas de Michelet, par exemple, voir Laurence Richer, *La cathédrale de feu : le Moyen Âge de Michelet, de l'histoire au mythe*, Saint-Cloud, Palam, 1995, p. 9-71.
24. Krzysztof Pomian, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.
25. Reinhart Koselleck, *op. cit.*
26. François Hartog, *op. cit.*, p. 77-107.
27. Dans l'enseignement classique du XIX^e siècle, celui pratiqué par les collègues classiques canadiens, l'histoire est encore largement relatée comme une série de biographies de personnages exemplaires. Voir, par exemple, le manuel du pédagogue français Charles François Lhomond pour les élèves de sixième : Charles François Lhomond, *Epitomae historiae sacrae*, Paris, Hachette, 1894.
28. François Hartog, *op. cit.*, p. 91-93.
29. À ce sujet, voir le résumé de Serge Gagnon de la critique de Maximilien Bibaud envers Garneau (Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 322).
30. Gérard Bouchard, « Une nation, deux cultures : Continuités et ruptures dans la pensée québécoise traditionnelle (1840-1960) » dans Gérard Bouchard (dir.), avec la collaboration de Serge Courville, *op. cit.*, p. 3-42.
31. François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours, Tome I*, Québec, N. Aubin, 1845 ; *Tome II*, 1846 ; *Tome III*, 1847. Dorénavant, les références au texte de l'*Histoire du Canada* se feront entre parenthèses, à même le texte, et porteront d'abord le numéro du tome en chiffre romain, puis la page.
32. Michel Bibaud et William Smith fils ont tous deux utilisé la Conquête comme le marqueur chronologique qui divise leur œuvre en deux volumes (Michel Bibaud, *Histoire du Canada, sous la domination française*, Montréal, John Jones, 1837 ; Michel Bibaud, *Histoire du Canada et des Canadiens, sous la domination anglaise*, Montréal, Lovell et Gibson, 1844 ; William Smith fils, *History of Canada ; From its First Discovery, to the Peace of 1763*, Québec, Imprimé par John Neilson, 1815 ; William Smith fils, *History of Canada ; From its First Discovery, to the Year 1791, Volume II*, Québec, Imprimé par John Neilson, 1815).
33. Une idée exprimée dans le *Discours préliminaire (I)*, p. 15-31.
34. À ce sujet, lire le constat livré par Garneau dans son second volume qui vient, d'une certaine manière, résumer ce qu'il disait dans le premier (*II*, p. 393-395).
35. Pour Garneau, la nation canadienne n'a réellement pris forme qu'à la fin du XVII^e siècle (*II*, p. 2).
36. *I*, p. 177-247.
37. *Le Courier de Québec*, 7 janvier 1807, p. 7.
38. D'ailleurs, Garneau a publié dans *Le Canadien* divers récits de batailles avant d'entreprendre la rédaction de l'*Histoire du Canada* (Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896*, Montréal, Fides, 2000, p. 175). Il est cepen-

dant digne de mention que Louis-Joseph Papineau avait exprimé avant Garneau son intuition que la période de l'entre-deux-guerres (1713-1744) avait été une période faste pour la Nouvelle-France (Thomas Wien, « En attendant Frégault... », *loc. cit.*, p. 76.)

39. Serge Gagnon fait valoir que Garneau offre une explication à caractère économique que n'offrent pas ses prédécesseurs. En fait, Joseph-François Perrault avait suggéré ce type d'analyse de la période avant Garneau, ce qui n'empêche pas ce dernier d'être le premier à vraiment avoir étayé cet argument (*II*, p. 399; Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 306-307; Joseph-François Perrault, *Abrégé de l'histoire du Canada, Vol. I*, Québec, P.&W. Ruthven, 1832, p. 39).
40. Garneau vante les mérites du plan pour le commerce imaginé par Raudot, en particulier sa volonté de maintenir la puissance maritime française afin d'éviter la ruine des colonies (*II*, p. 269-274).
41. Le mérite de Vaudreuil est, selon Garneau, d'avoir su négocier habilement avec les Iroquois pour pouvoir assurer la paix à la colonie (*II*, p. 339-340).
42. En de la Galissonnière, Garneau voit un administrateur compétent attentif aux réels besoins de la colonie (*II*, p. 494-496).
43. Garneau explique que les populations chrétiennes d'Amérique, ces nouvelles sociétés « sans privilèges et sans exclusion », sont destinées à faire rayonner le pouvoir du commerce dans le monde, commerce « qui embrasse tout aujourd'hui, et qui du rang le plus humble tend continuellement à occuper la première place de la société, et à y exercer la plus grande influence. [...] Mais avant de parvenir à ce degré de grandeur auquel ce continent est destiné [...], il a dû payer tribut et soumission aux métropoles qui l'ont peuplé » (*II*, p. 395).
44. Même si Garneau raconte avec beaucoup de détails les batailles épiques de l'histoire du Canada, toujours en cela soumis à la tradition narrative de l'histoire-bataille, il ne manque jamais une occasion de rappeler que la paix est mieux que la guerre. En temps de paix, on développe l'économie et la société et on met en marche le Progrès (Voir, à titre d'exemple: *II*, p. 141-142).
45. Son aversion pour la gestion française de la colonie ne fait pas de doute. En ce qui a trait au problème du développement du commerce, trop lent aux yeux de Garneau, ce dernier se plaint de l'effet néfaste de la faiblesse navale française (*II*, p. 440-442).
46. C'est le constat qui s'impose de toutes les comparaisons entre les Treize colonies et la Nouvelle-France dans le second volume. Garneau revient à la charge au tout début du troisième volume, quand il compare le commerce des colonies britanniques et françaises (*III*, p. 6-7).
47. Lorsque Lévis lève le siège de Québec en 1760, Garneau affirme que « l'on peut dire que de ce moment la cause française fut définitivement perdue; perdue non par le défaut de résolution et de persévérance comme le prouvaient la longueur et les victoires de cette guerre, mais par l'abandon absolu de la métropole » (*III*, p. 263).
48. Durham explique, en parlant des Canadiens: « They remain an old and stationary society, in a new and progressive world. In all essentials they are still French; but French in every respect dissimilar to those of France in the present day. They resemble rather the French of the provinces under the *old regime* »

- (John George Lambton, Earl of Durham, *Report on the Affairs of British North America*, Toronto, publié par Robert Stanton, 1839, p. 11).
49. Afin de contrer l'argumentaire du Rapport Durham, Garneau cite un discours de Lord Gosford sur la fidélité du peuple canadien envers l'Angleterre (IV, p. 310-313).
 50. Éric Bédard, «Narration et historiographie. Le cas du XIX^e siècle canadien-français», *Mens, revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 3, n^o 1, 2002, p. 14.
 51. Joseph Story, *Commentaries on the Constitution of the United States; with Preliminary Review of the Constitutional History of the Colonies and States, Before the Adoption of the Constitution*, Boston, Hilliard, Gray and Company, 1833.
 52. Fernand Dumont, «De l'idéologie à l'historiographie...», dans *idem*, *Chantiers. Essais sur la pratique des sciences de l'homme*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, p. 110.
 53. En cela, l'«Histoire», comme représentation philosophique du temps, se distingue de l'«histoire», soit la pratique et les usages de la connaissance du passé.
 54. Dans son premier volume, Garneau présente les promoteurs de la colonisation comme le «parti du progrès» (I, p. 74).
 55. Selon Chantal Legault et Marie-Paule Rémillard, le progressisme aux accents scientifiques du *Discours préliminaire* se retrouve dans la poésie de François-Xavier Garneau dès 1839. Voir en particulier l'analyse parallèle entre l'étréenne de 1839 et le *Discours préliminaire*: Chantal Legault et Marie-Paule Rémillard, «Le romantisme canadien: entre le repli et l'action», dans Micheline Cambron (dir.), *Le Journal Le Canadien: Littérature, espace public et utopie*, Montréal, Fides, 1999, p. 384-389.
 56. Pour Bruno Latour, les Lumières portent un projet, celui de la Modernité, qui constitue essentiellement le triomphe de la Raison dans toutes les sphères de l'activité humaine (Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes: essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991, 207 p.).
 57. Comme l'explique Reinhart Koselleck, avec la Révolution française, le terme de révolution change de sens: il signifiait un mouvement circulaire, désormais il indique plutôt une rupture temporelle qui amène un monde meilleur (Reinhart Koselleck, *op. cit.*, p. 67-70).
 58. Julie Potvin rattache cette rhétorique historique à l'*Histoire romaine* de Michélet, parue en 1831 (Julie Potvin, «Relire le "Discours préliminaire"», *Études françaises*, vol. 30, n^o 3, 1994, p. 93).
 59. Sur le lien entre le pronostic historique et la Modernité, voir Reinhart Koselleck, *op. cit.*, p. 31.
 60. Ce qui donne raison à John Edward Toews dans ses réflexions sur le nationalisme (John Edward Toews, *Becoming Historical: Cultural Reformation and Public Memory in Early Nineteenth-Century Berlin*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004).
 61. Dans son troisième volume, Garneau associe très clairement le concept de liberté avec celui d'indépendance nationale: «les grands noms de liberté et d'indépendance nationale ont toujours trouvé du retentissement dans les âmes nobles et généreuses». Il fait ici référence aux révolutionnaires américains qui invitent les Canadiens à participer à leur lutte contre la Métropole (III, p. 382).

62. Comme Maurice Lemire l'explique : « Garneau considère la République américaine comme la réalisation des aspirations sociales de l'humanité » (Maurice Lemire, « L'ambiguïté garnélienne », dans Gallichan *et al.* (dir.), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, Québec, Éditions Nota Bene, 1998, p. 264-266).
63. Même lorsqu'il vante la création d'une Chambre d'Assemblée en 1791, Garneau dénonce l'absence de distribution des pouvoirs, qui restent entièrement à la botte du gouvernement britannique (III, p. 434).
64. L'exemple le plus flagrant de cette promotion de la liberté comme source de l'esprit d'initiative se trouve dans la dissertation de Garneau sur les cultures autochtones : « Dès que les enfans [*sic*] pouvaient marcher, on les affranchissait de toute gêne; ou les abandonnait à leur jeune et capricieuse volonté. Ils contractaient ainsi dès l'âge le plus tendre cet amour de la liberté et de l'indépendance que la civilisation n'a jamais pu dompter » (I, p. 233).
65. C'est, comme nous l'avons vu, l'un des arguments généraux de Garneau que le Canada ne s'est pas développé suffisamment rapidement à cause de ses lacunes économiques. S'il avait été plus commerçant, il aurait été plus riche et aurait attiré davantage de migrants (II, p. 441-443).
66. Garneau, dans l'esprit de son époque, accorde une grande importance à l'éducation. Dans un monde mouvant, tourné vers le Progrès, l'éducation apparaît comme la solution à deux problèmes. D'abord, elle permet d'éduquer le peuple pour le rendre apte à diriger; l'État doit donc investir le champ de l'éducation et l'enlever des mains du clergé pour offrir une formation conséquente avec les principes démocratiques. Ensuite, l'éducation publique offre aux individus la possibilité de se démarquer par l'étude des sciences, elle-même source de progrès (I, p. 362; II, p. 39-40).
67. Voir en particulier l'histoire de Mme La Tour, qui défend le fort de son mari en l'absence de ce dernier (I, p. 300).
68. Ici, je renvoie à la définition du libéralisme de Fernande Roy. Cette dernière explique comment le libéralisme et la réussite matérielle sont indissociables (Fernande Roy, *Progrès, harmonie, liberté: le libéralisme des milieux d'affaires francophones de Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 1988, 301 p.).
69. Dans un article de 2008, James Livingston explique de manière particulièrement efficace comment l'historiographie contemporaine, c'est-à-dire disciplinaire, a dû s'inventer ses propres « agents moraux » – de l'anglais *moral agents* – pour écrire une histoire centrée sur l'État plutôt que sur la parole divine. En ce sens, Livingstone, reprenant Hayden White, explique que l'historiographie est restée une quête profondément morale, mais que cette moralité s'est recentrée autour de l'État et des lois humaines. Le *topos* du *self-made-man* constitue un procédé narratif dont l'objectif est de rendre l'individu moralement responsable de ses succès et de ses échecs (James Livingston, « The Return of the Self-Made Man: Response to Cotkin », *Journal of the History of Ideas*, vol. 69, n° 2, 2008, p. 327-331).
70. Garneau reprend ici les propos de Guillaume-Thomas Raynal (I, p. 466; Guillaume-Thomas Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève, Jean-Leonard Pellet, 1780, p. 254).
71. De Cartier, Garneau se contente de dire qu'il était déjà un « habile navigateur de Saint-Malo » parce qu'on ne sait à peu près rien de lui avant ses fameux

voyages. En fait, si l'on en croit Marcel Trudel, la vie de Cartier avant ses voyages fait l'objet de beaucoup de spéculations dans l'historiographie (I, p. 60; Marcel Trudel, « Jacques Cartier », dans *Dictionnaire biographique du Canada* [en ligne]).

72. Céline Dupré, « Cavalier de La Salle, René Robert », dans *Dictionnaire biographique du Canada* [en ligne].
73. Garneau, d'ailleurs, défend les choix de La Salle et l'excuse de ses faiblesses : « Quelques auteurs lui reprochent d'avoir perdu de vue son premier dessein pour prendre connaissance des fabuleuses mines de Sainte Barbe; mais rien dans Joutel ni dans le P. Zénobe ne justifie cette assertion. Au reste, il paraît que le génie de ce voyageur célèbre était plus propre à imaginer et à établir un vaste système commercial dans ces contrées lointaines qu'à fonder un empire agricole » (II, p. 174).
74. Washington Irving, *History of the Life and Voyages of Christopher Columbus*, Paris, Baudry, 1828.
75. Voir George Bancroft, *History of the United States of America, From the Discovery of the American Continent, Volume I*, Boston, Little, Brown & Cie, 1854, p. 72-73.
76. Comme l'explique Pierre Rajotte, romantisme et libéralisme vont de pair au XIX^e siècle (Pierre Rajotte, « Le récit de voyage au XIX^e siècle. Une pratique de l'intime », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n^o 1, 2000, p. 18). Voir aussi Michael Kohlaer, « La part de l'Histoire : Romantisme, relativisme », *Romantisme*, n^o 114, 2001, p. 8-9.
77. Tocqueville écrit : « la France était ruinée bien avant qu'elle eût cessé de vaincre ». Dans son esprit, la Révolution a modifié les structures politiques pour s'ajuster à la culture d'un pays où régnait dans la sphère sociale ce qui s'affirma par elle dans la sphère politique. En ce sens, la Révolution est pour lui l'achèvement d'un processus qui s'inscrit dans l'histoire des institutions plus qu'une rupture historique impulsée par des acteurs spécifiques (Alexis de Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, Paris, Gallimard, 1967, p. 269).
78. Une conviction exprimée haut et fort lorsqu'il discute des agissements politiques de Monseigneur Laval (I, p. 283-284; Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 296-297).
79. Comme la liberté qu'incarnent les protestants persécutés qui ont fui dans les Treize Colonies (II, p. 39-41).
80. Marcel Gauchet, « Les "Lettres sur l'histoire de France" », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de Mémoire : La République, La Nation, Les France*, Paris, Gallimard, 1997, p. 842.
81. *Ibid.*
82. Denis-Benjamin Viger, *op. cit.*, p. 57.
83. Joseph M. Levine, *Humanism and History: Origins of Modern English Historiography*, Ithaca, Cornell University Press, 1987, p. 155-177.
84. Tacite, *Histoires* (I, 83-84)
85. Pour convaincre leur entourage, les grands personnages du récit de Garneau doivent être éloquentes (Voir : I, p. 20, 50, 234, 238, 282 et 475).
86. Sur le sujet, voir l'interprétation que Koselleck offre d'Altdorfer, *La Bataille d'Issius* : Reinhart Koselleck, *op. cit.*, p. 20.